



---

---

CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI

---

---

Anul XV. Nr. 142

Septembrie 1986

# Noi Tracii

00187 - Roma, Foro Traiano 1/A

Tel. (06) 679.77.85

---

## LE DANUBE, BERCEAU DE LA CIVILISATION DE L'EUROPE CENTRALE ET DU SUD-EST

de E. Condurachi

*Motto:* «Dunăre, Dunăre, Drum fără pulbere!»  
(Vieux refrain roumain)

Deux fleuves géants ont été d'importance exceptionnelle pour l'histoire de l'Europe continentale: le Volga et le Danube.

Pour ce qui est du premier, si fréquemment évoqué par le folklore russe de façon poétique, il trace sa route quelque peu à l'écart, dans la région orientale du continent, ce qui n'empêche qu'il soit depuis toujours l'un de ses grands axes.

Les destinées du Danube se sont avérées différentes. C'est, en effet, l'ancien Istros des géographes et historiens grecs, celui que les géographes et historiens latins appelèrent plus tard le Danubius, l'artère qui, d'un bout à l'autre, traverse de l'ouest à l'est, depuis la Forêt Noire jusqu'au Pont Euxin, à peu près les trois quarts de l'Europe. Depuis la plus haute antiquité, ce fleuve immense, qui s'est frayé la voie à travers des gorges sauvages (les «Portes de Fer» comptent parmi les plus fameuses) pour arroser la plaine fertile de ses eaux enrichies par l'apport des nombreux affluents, ce fleuve immense, donc, a assumé dans le centre, l'est et le sud-est de l'Europe un rôle en quelque sorte comparable à celui de la Méditerranée, la véritable *Mare Nostrum* de toutes les populations d'origines diverses mais de civilisations apparentées qui, du Proche-Orient aux Colonnes d'Hercule, ont vécu sur ses bords.

---

Pourtant les populations du bassin danubien, de même que les civilisations écloses là furent pendant longtemps sinon tout à fait ignorées, du moins sous-estimées par les spécialistes. Aussi, est-ce à juste titre que l'illustre archéologue britannique, V. Gordon-Childe, dans la synthèse fondamentale qu'est son ouvrage *The Danube in Pre-history* (1929), souligne l'injustice du fait de laisser dans l'ombre cette partie de l'Europe, pour accorder la priorité absolue aux civilisations proches-orientales et méditerranéennes. A partir de cette synthèse, d'autres études du même savant devaient défricher un terrain familier à quelques-uns seulement, en ouvrant la voie, il y a maintenant plus d'un demi-siècle, à des recherches dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'elles ont réalisé un patrimoine archéologique et historique d'une richesse tout à fait hors du commun. Du reste, le grand archéologue roumain V. Pârvan avait devancé le célèbre savant britannique, en ayant fait paraître ses *Getica* en 1926, cependant qu'en Yougoslavie et Bulgarie, Vasić et Velkov, deux grands spécialistes, fixaient eux aussi leur attention sur ce même domaine. Mais le mérite de V. Gordon-Childe est d'avoir élargi son horizon, de manière à embrasser le vaste espace qui va depuis les sources du Danube jusqu'à son fameux Delta, tout aussi renommé que le Delta du Nil. C'est que, ainsi que nous allons le voir dans la seconde partie du présent exposé, la géographie post-homérique considérait le Nil et le Danube comme les deux limites de l'*oikoumene*, du monde civilisé. Toutefois, ces limites étroites n'avaient rien d'immuable et V. Gordon-Childe a prouvé que toutes les populations et toutes les civilisations épanouies au-delà de l'horizon borné des géographes grecs appartiennent elles aussi à l'histoire de la civilisation européenne.

Nous avons estimé devoir diviser notre exposé en deux parties, la première consacrée aux documents archéologiques, témoins muets, mais tellement éloquents pourtant des civilisations danubiennes au cours des millénaires; la seconde affectée à l'analyse des textes géographiques, historiques et même poétiques, qui depuis Homère font revivre les «réalités danubiennes», c'est-à-dire l'histoire la géographie, l'ethnologie des tribus et des peuples dont l'évolution, grâce à l'immense voie d'eau qu'est le Danube, offrent des traits plus ou moins communs.

### *I° - Les documents archéologiques*

Pour celui qui aborde les périodes les plus reculées de l'histoire humaine, c'est-à-dire le paléolithique, deux problèmes essentiels se

posent d'emblée: 1) celui de l'apparition en Europe orientale du «paléanthrope» et 2) celui de préciser jusqu'à quel point est-on en droit de parler, justement à propos de ces époques si reculées, de traits caractérisant cette zone de notre continent au point de la distinguer de l'Occident.

A l'heure actuelle, le premier de ces problèmes dispose d'une réponse. En effet, il y a déjà un quart de siècle que les preuves archaïques d'une activité humaine consciente ont été mises au jour en Roumanie, dans la vallée de Dîrjov. D'autres témoignages en ce sens sont fournis par les fouilles de Ciuperceni (dépt. de Teleorman, toujours en Roumanie). Il s'agit de ce qu'on appelle la «pebble-culture», dont les traces ont été relevées jusqu'à présent en Europe seulement à trois autres endroits: à Vértesszöllös en Hongrie, ainsi qu'à Mauer-Heidelberg et Bilzinsleben, dans l'aire germanique. La culture en question appartient à une phase prépaléolithique, illustrée par des galets façonnés («choppers» ou «choppingtools»). C'est surtout en Afrique centrale (Oldoway) qu'on a localisé cette phase, qui compte environ un million d'années.

Mais il y a encore un problème en suspens. Celui de l'épipaléolithique ou mésolithique - époque déterminée par le retrait vers le nord des glaciers d'Europe. L'invention à cette époque (environ 10.000 - 6.000 avant notre ère) de toute une gamme d'outils inédits est grandement redevable aux changements écologiques qui la caractérisent. C'est le cas des microlithes utilisés à la chasse du gibier de petite taille qui a remplacé les grandes bêtes retirées vers le nord en même temps que les glaciers.

Les conditions géographiques et géomorphologiques de la grande région européenne qui nous occupe, si diversifiée et compartimentée, expliquent son évolution à travers les âges sensiblement distincts. C'est ainsi que le pays montagneux du nord-ouest de la Péninsule balkanique, débouchant sur le bassin méditerranéen à travers l'Adriatique, représente en quelque sorte une zone à part, d'accès plutôt difficile. En revanche, le centre et la zone orientale de la Péninsule ont tenu le rôle d'une sorte de croisée de chemins. En effet, cette région, de par sa situation se rattache au monde égéen et au Pont Euxin, alors que grâce à ses grandes artères fluviales, la Morava, le Vardar bifurquant du côté du plateau de Sofia et de la vallée de la Maritza, et surtout le cours du Danube, elle communique avec le bassin carpatique, la Pannonie et, dans un sens plus large, avec l'Europe centrale. C'est ce qui en a fait une zone de transferts, où se rencontraient et s'amalgamaient des influences et des courants de civilisations diverses, où la composante autochtone et la compo-

sante allogène ont tenu des rôles variés. Une mention particulière à ce propos mérite le pays désigné par F. Schachermeyr sous le nom de la Confluence de Belgrade («Belgrader Konfluenz»), là où dans un espace limité débouchent plusieurs cours d'eau importants: Morava, Tamiš, Save, Tisa et Drave, zone empiétant directement sur le nord de la Péninsule balkanique, le bassin carpatique et la Pannonie méridionale.

Pour revenir, après ces considérations d'ordre géographique au déroulement chronologique de l'évolution humaine dans la région concernée, notons une étape particulièrement importante de la préhistoire: la néolithisation. De chasseurs, les hommes, peu à peu, sont devenus des cultivateurs. Le processus de néolithisation devait se faire en deux grandes périodes, l'une préparant l'éclosion du néolithique, l'autre développant le néolithique effectif. La première période fut celle des premiers habitats stables à ciel ouvert et elle est née de l'essor pris par les formes sélectives de chasse, pêche et cueillette, ainsi que du développement des outils et de l'évolution de la vie spirituelle, des rites funéraires. Quant au néolithique, dans la véritable acception du terme, il comporte de nouvelles formes d'économies, dues à l'agriculture et à l'élevage, s'accompagnant des le début (dans le cas du néolithique classique) ou après une phase néolithique précéramique, de l'apparition de la poterie. L'étude plus poussée du phénomène dans certaines régions mieux explorées par les fouilles archéologiques montre que le processus de néolithisation ne saurait se ramener à un dénominateur commun. Tout au contraire, ce processus s'est déroulé d'après des modèles différents, compte tenu de l'environnement géographique, écologique et climatique.

En ce qui concerne la zone danubienne, les premiers signes de néolithisation ont été précédés par une étape épipaléolithique illustrée dans la région des Portes de fer par le groupe Lepenski Vir-Schela Caldovei.

Deux grandes zones de civilisation se dessinent pendant le néolithique céramique: un ensemble balkano-anatolien, avec les groupes de Protosesklo, Présesklo et Karanovo I, en Thrace; un ensemble balkano-carpathique ou balkano-pannonien, englobant le nord du centre de la Péninsule, le bassin carpatique et la Pannonie, illustré en premier lieu par les groupes Starčevo en Serbie (Yougoslavie) et Cruș en Roumanie; plus au nord, se constitua le groupe de la céramique à bandes.

La céramique typique de l'époque comporte plusieurs séries, se distinguant les unes des autres par la composition de la pâte, la technique du travail et le décor. A part la céramique primitive, décorée à la

barbotine, les fouilles ont mis au jour les restes nombreux d'une catégorie plus fine. Il convient de noter entre autres les vases rougés lustrés dits «red slipped ware». La morphologie de ces produits céramiques indique les étapes de leur évolution: on constate la fréquence à une phase ancienne des vases montés sur un pied court, alors que la phase suivante préfère les récipients piriformes ou en tonnelet. Ils sont ornés d'incisions profondes, qui dessinent des lignes simples, des zigzags, des motifs en épis de blé. Un autre motif rappelle le rayon de miel; il était réalisé au moyen d'une spatule en os, instrument que les fouilles nous ont livré et qui servait à un double usage: le modelage et l'ornementation. Pour la poterie plus fine, décorée de lignes incisées, de triangles ou de bandes réticulées, on recourait aussi à la peinture en blanc, rouge et noir. La spirale et ses dérivés sont d'une phase ultérieure, toutefois elle représente, avec le méandre attesté plus tard, un élément décoratif essentiel de la grammaire des styles néolithiques. Retenons aussi comme appartenant à cette même époque les pintadaires, sorte d'estampilles en terre glaise utilisées dans la peinture des corps humains.

Plus tard, la culture Starčevo-Criș fera place à une autre culture néolithique, celle de Vinča-Turdaș, couvrant un vaste espace dans la région du Moyen-Danube et des Balkans. Plus au nord, dans le nord même de la Roumanie, la culture Tisa suivra un développement parallèle à la culture Vinča-Turdaș. Leurs poteries respectives témoignent de sensibles progrès techniques et décoratifs. Des cannelures plissées ornent des coupes, des écuelles, des vases bitronconiques récoltés dans les nombreux sites Vinča-Turdaș du territoire roumain, cependant que la culture Tisa se caractérise par ses motifs méandriques et circulaires, rehaussés de peintures en blanc, noir et rouge.

Au néolithique récent, la situation se présente toute autre. La majeure partie de la Péninsule balkanique, ainsi que le sud de la Pannonie et du bassin carpatique abritent un nouvel ensemble de civilisation, illustré par de nombreux groupes régionaux. Parmi ces groupes notons ceux de Paradimi (Thrace maritime), Karanovo II-IV (Thrace), Bolinteanu et Dudești (Roumanie), Sopot (Pannonie méridionale, Slavonie, Srem occidentale). Le plus important entre tous est celui de la culture Vinča, déjà mentionnée, développée en Serbie, en Transylvanie et Olténie (Roumanie) et dans une partie de la Pannonie méridionale (Banat, Srem). Il semble qu'il s'agisse là de groupes culturels d'origine locale, née d'une évolution sur place. A souligner surtout la suite d'innovations présentées par la céramique: variété des formes, avec pour type de base les récipients bitronconi-

ques, nettement distincts de ceux du néolithique ancien; technique d'une poterie sombre, monochrome; richesse et diversité de l'ornement, qui a renoncé, sauf quelques exceptions, aux motifs peints. Mais, avant toute chose, digne d'attention est l'essor exceptionnel de la plastique notamment anthropomorphe. Une remarque s'impose au sujet de la chronologie relative de ces groupes culturels, qui indique une progression graduelle de l'ensemble culturel en question en direction sud-nord. Nous avons sans doute affaire à une série de contacts et d'interférences entre les différentes régions et les groupes humains qui les habitaient, une sorte de «migration successive». Le phénomène implique certes des déplacements de groupes humains en quête d'autres terres à cultiver, associés comme de juste à des échanges d'expérience, des déplacements saisonniers, peut-être même un mouvement de transhumance, tous autant des facteurs d'acculturation.

Les conclusions suivantes sont dégagées à ce sujet par M. Garašanin: «Il est hors de doute que des rapports et des contacts s'établirent entre les groupes de ce complexe et les populations des zones pannoniennes et du bassin carpatique voisin, surtout dans le cas du groupe Vinča. Mentionnons avant tout les rapports commerciaux, attestés par les importations d'obsidienne carpatique dans les sites du groupe en question. Il y eût également à l'époque un certain changement dans la répartition géographique des différents groupes. C'est dans ce cadre que l'on devra mentionner l'apparition en Slavonie du groupe de Malo Korenovo, appartenant au complexe de la céramique à bandes ainsi que la progression des porteurs du groupe de Tisa, refoulant vers le sud, à une étape ancienne, les porteurs du groupe de Vinča, dans les régions nord du Banat. La situation en Slavonie mérite surtout notre attention: il s'agit du groupe de Sopotm représentant à l'origine une forme quelque peu appauvrie de celle de Vinča, mais qui d'autre part a joué un rôle important dans la formation de celui de Lengyel».

Les communautés tribales de la région danubienne touchent à leur plus haut degré de développement pendant la période la plus florissante du néolithique, c'est-à-dire le néolithique tardif (vers 2800-1900 av.n.è.). Cet épanouissement du néolithique était redevable aux progrès des forces productives, progrès dûs surtout à l'exploitation des mines de cuivre. C'est à cette époque que se forme en Thrace proprement-dite (entre Stara-Planina-Haemus et l'Égée) et sur le Bas-Danube le grand ensemble néolithique Kodža-Dermen-Gumelnitza - Karanovo VI, avec ses nombreuses variantes locales et sa phase introductive de Martiza. Mais plus à l'ouest, le groupe

Vincă conservera toujours son caractère nettement néolithique, malgré la présence de l'important centre minier de Rudna Glava en Serbie orientale. De l'interférence entre ce grand ensemble culturel et le groupe Vinča devaient naître d'autres regroupements humains et de civilisations. C'est ainsi que font leur apparition deux importants ensembles culturels des zones carpatto-pannoniennes: celui de Baden d'abord et, un peu plus tard, celui de Vučedol.

Cependant, la nouvelle prospérité des régions en question amena les razzia de pillage de la part de certaines tribus locales, et, corollaire inévitable, la nécessité de s'assurer la sécurité dans les diverses agglomérations humaines. Les sites de Hăbășești et de Traian (en Roumanie) protégés par des fossés de défense, de même que celui de Sălcuța (Roumanie) avec ses vallums sont la preuve de ce nouveau besoin d'un surplus de sécurité. Cette dernière période du néolithique devait s'illustrer également par l'essor vraiment extraordinaire pris par la poterie, grâce à la découverte et l'utilisation à large échelle du four à réverbération. Sans cette invention, on ne saurait expliquer la magnifique céramique peinte de Cucuteni. Si des recherches archéologiques antérieures, à Karanovo VI (Bulgarie), ainsi qu'à Sălcuța, Gumelnița et surtout à Cucuteni (Roumanie) ont rendu possible la connaissance des aspects spécifiques de la culture développée au néolithique tardif, les fouilles de date plus récente ont apporté des précisions du plus haut intérêt aussi bien quant à sa genèse, qu'à la place qui lui revient dans l'histoire de l'Europe du Sud-Est. Une magnifique céramique peinte est répandue à cette époque dans tout l'est de l'Europe. Elle pousse vers l'ouest jusqu'à l'intérieur du coude carpatique, dans le sud-est de la Transylvanie, comme le prouvent les fouilles d'Ariuşd. Aussi, est-ce à juste titre que la céramique peinte de cette dernière culture a polarisé pendant plusieurs décennies l'attention des archéologues, qui ont enregistré les progrès techniques, ainsi que le raffinement artistique dont elle témoigne. Les archéologues roumains ont eu un apport important en ce qui concerne l'étude de la genèse et du développement de cette culture, grâce aux fouilles d'Ariuşd, Aldeni, Frumușica, Izvoare, qui ont permis de la caractériser comme une phase précucutenienne, antérieure à 2500 av.n.è.

Par la complexité de ses expressions techniques, ainsi que par le haut degré artistique de ses produits, la culture matérielle Cucuteni tient une place de tout premier ordre dans l'ensemble du néolithique européen de la seconde moitié du IIIe millénaire. La finesse de sa poterie, l'exubérance de son répertoire décoratif la rend comparable aux trouvailles analogues du Proche- et Moyen Orient, et du bassin

égéen. Il est fort probable que pendant l'étape finale de cette culture, son territoire ait été investi par des tribus nomades pratiquant les enterrements à l'ocre. Le phénomène est d'autant plus important, si l'on tient compte de ce que vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire av.n.è. des mouvements de tribus ont eu lieu, en direction nord-sud: c'est à la suite de ces mouvements de peuples que la Grèce et les îles alors habitées par une population néolithique, dont la culture matérielle attestait des liens étroits avec l'Asie Mineure, reçurent leurs traits nettement helléniques.

Le néolithique final et la période de transition vers l'âge du bronze (1900-1700 av.n.è.), déjà connus par les fouilles de Coțofeni (Roumanie), complétées par celles de Horodiștea et Foltești (toujours en Roumanie), se caractérisent par une économie nettement pastorale, attestée également par les fouilles archéologiques de Stoicani et Brăilița (Roumanie). A l'aube du II<sup>e</sup> millénaire av.n.è., on constate un processus de transformation des tribus néolithiques plus anciennes, fruit du développement des forces productives locales et des contacts avec les tribus nomades venues de l'est, appartenant à la culture Gorodsk-Usatovo (URSS). Des troubles sont nés, véritables bouleversements accompagnant le processus d'indoeuropéisation de ces régions de notre continent. Le rôle très important, mais non unique, tenu par l'arrivée des pasteurs nomades originaires des steppes et porteurs de cultures plus primitives, mais plus dynamiques aussi (grâce à la domestication du cheval), avec une organisation patriarcale mieux articulée, avec leurs rites funéraires inédits, leur rôle particulièrement important, donc, ne saurait être mis en doute. En effet, leur arrivée entraîna des dislocations et des mouvements de populations dans les zones pontiques et du Bas-Danube. C'est de là que devaient partir, en vagues successives pas toujours facilement saisissables, les premières migrations. Leur pression sur les groupes voisins donna lieu à d'autres déplacements et à des regroupements, notamment dans les régions carpatopannoniennes. Les premières vagues de ces mouvements sont celles des groupes Sredni Stog, Cucuteni C et Cernavoda I, se dirigeant vers l'ouest. A cette même époque ont lieu aussi les intrusions des groupes humains qui pratiquaient l'inhumation comme rite funéraire, ces groupes, dits pontiques, sont illustrés entre autres par la tombe à ocre de Casimcea (Dobroudja, Roumanie) et la nécropole de Decea Mureșului (Transylvanie, Roumanie). Ils devaient conduire par la suite à la naissance du grand ensemble culturel de Baden, avec sa phase initiale attestée par les groupes presque identiques de Cernavoda III et de Boleraz, et ses étapes ultérieures avec des groupes et variantes

différents selon la région (Coțofeni, Kostolac, etc.). D'autres groupes régionaux plus ou moins importants s'ajoutent à cette énumération, par exemple ceux de Bubanji près de Nich, l'habitat néolithique fortifié de Likodra en Serbie occidentale, avec ses phases rattachées au groupe de Baden et, partiellement à celui de Vučédol. Dans cet ordre d'idées mentionnons l'incursion du groupe de Tiszapolgar et Bodrogkeresztur en Serbie septentrionale, jusqu'à la Drina, suivie de celle du groupe Sălcuța IV - Hunyadháalom et ensuite des groupes de Cernavoda-Reine II et Herculane II d'Olténie, puis du groupe Baden à ses différentes phases jusqu'à une étape tardive sur la Morava et, pour finir, du groupe de Bubanj-Hum II, étroitement lié à la phase finale de la culture Coțofeni.

Ceci nous mène à l'âge du bronze. Refondues au point de vue ethnique, ainsi que sous le rapport linguistique et culturel, les tribus qui habitaient au commencement du IIe millénaire av.n.è. les régions du Bas- et du Moyen-Danube allaient connaître une période de relative stabilité. L'agriculture et l'élevage, ainsi que, et surtout, la métallurgie du bronze devaient contribuer aux progrès des forces productives. Ces progrès sont visible aussi bien dans le domaine strictement technique, qu'en ce qui concerne le développement social et culturel. Le caractère encore primitif de l'agriculture, ainsi que l'utilisation restreinte des outils et des armes de bronze, par trop coûteux, n'ont pas aboutit cependant, pour ce qui est de la région balkano-danubienne, à des phénomènes analogues à ceux qui eurent pour théâtre le Proche-Orient. Là, en effet, dans des circonstances et à des moments différents, mais toujours sous le signe de la métallurgie du bronze naquirent les plus anciens Etats de l'histoire. En ce qui concerne nos régions, bien que limités, les progrès en question contribuèrent à la naissance, dans l'intervalle 1700 - 800 av.n.è., de quelques puissants groupements de tribus, au sein desquels se dessinaient pour la première fois les grandes lignes, de plus en plus marquées, d'un processus de différenciation économique et sociale.

*(à suivre)*

# ADEVĂRATA ORIGINE A CUVÂNTULUI ROMÂNESC «IOBAG»

de GEORGE VAIDA

Există două modalități de a analiza cauzele unui fenomen. Una constă în acceptarea unei prime concluzii rezultată dintr-o cercetare superficială, mai ales dacă aceasta corespunde unor anumite scopuri. Este însă o metodă neștiințifică care generează în continuare alte erori, voite sau involuntare. A doua metodă, mai exigentă și uzând procedee științifice, nu se mulțumește cu o primă concluzie. Cercetează în continuare, iar concluziile rezultate sunt comparate între ele, confruntate cu contra-argumente, acceptându-se numai după aceea dacă - supunându-se unui riguros examen - rezistă confruntării cu contra-argumentele.

Un astfel de caz este ilustrat prin etimologia maghiarului *jobbagy* - rom. *iobag*.

Lingvistica maghiară argumentează astfel: cuvântul este compus din *jobb* (mai bun, derivat din magh. *jó* - bun) și din magh. *âg* (creangă, ramură), purtătorii acestei titulaturi superlative fiind «o ramură mai bună», adică privilegiați ai societății primitive maghiare.

La obiecția că iobagii nu erau câtuși de puțin privilegiați, ci asupriți, aserviți, explicația este servită cu promptitudine: iobagii au decăzut cu timpul, dar la început, când erau *jobbationes regis* (iobagii regelui) constituiau totuși un grup privilegiat. Se mai adaugă și un alt argument: *jobb* și *ag* sunt fino-ugrice, în consecință *jobbagy* este pur maghiar, ca dovadă că în afară de română cuvântul nu se mai întâlnește în nici o limbă europeană, Românii preluându-l de la Maghiari.

Cu acestea s-ar părea că problema a fost definitiv rezolvată.

Ne permitem totuși să prezentăm câteva contra-argumente și să le dezvoltăm:

1. *Jobbagy* s-ar compune eventual din *jobb*, dar nu și din *ag*, ci din *agy* (creier) sau din *âgy* (pat), dar sintagmele ce ar rezulta dintr-o asemenea împrecherere nu mai justifică de fel valoarea semantică a lui *jobbagy*.

2. *Jobbationes regis* nu putea fi o instituție maghiară, când însăși regalitatea a fost preluată de la europeni, cu mult după honfoglolas sau ocuparea Panoniei. *Jobbationes regis* au apărut deci mai târziu din populația autohtonă aservită, iar cei ce au aparținut primului rege au fost denumiți *regis*. Dintre aceștia, altfel ziși *servi domestici* ai căpeteniei supreme maghiare, se recrutau perceptorii de dări, cu o situație evident privilegiată față de contribuabili, chiar dacă aceștia erau oameni liberi. Ceilalți *jobbationes*, care nu erau *regis*, au continuat să fie cei asupriți.

Deci, *jobbationes regis* - uneori reușind să ajungă *liberti* - nu erau decât continuatorii aparatului fiscal roman, compus din sclavi și din liberi, dar vechii *jobbationes* nu au mai avut cum să «decadă», o stare inferioară situației lor nemaiputând să existe.

3. Nu s-a verificat cu adevărat lexicul european pentru a se putea afirma documentat că *jobbagy* «nu mai există în nici o altă limbă europeană».

Acest din urmă contra-argument merită o tratare mai largă.

Pentru denumirea, încă necunoscută, pe care clasa dominantă a societății dăce o atribuia țăranilor lipsiți de pământ, celor ce nu aveau dreptul de a purta căciuli, nu ni s-a transmis decât traducerea latină *comati* (pletoșii) și cea greacă *komatai* (cei cu coamă).

Îndoielnic fiind că acești sărmani *comati* ar fi dispus de piepteni, nu ne facem nici un fel de iluzii asupra aspectului podoabei lor capilare; erau niște «nepieptănați», disprețuiți de *oi prothoi ton aston* (frunțașii țării) (cf. Herodot IV).

«Nepieptănat» în engleză se traduce prin *unkempt*, rădăcina *kem* fiind înrudită cu lat *coma* (coamă), iar *un-* este corespondentul latinului *in-* și al românescului *ne-*, sufixul *-pt*, la rândul său, derivând din aceeași rădăcină cu latinul *putere* (a orândui, a așeza în ordine). Traducând *unkempt* în irlandeză, limbă ce păstrează arhaice forme de vorbire europeană, obținem *giobach* (O'Dónaill Niall, *Folcloir gaeilge-béarla* - Dicționar irlandez-englez, Dublin, 1977, p. 632).

Inițiala «g», care-i lipsește lui *iobag*, nu reprezintă un obstacol fonetic, fiindcă ital. *giallo* (giallo) nu diferă de sinonimul său englez decât - în principiu, tot printr-un «g», termenul englez fiind *yellow*.

Prin aceasta se dovedește că *iobag* este european - nu fino-ugric -, drept care este normal să revendicăm autohtonismul acestui cuvânt, care, totuși, există și în alte limbi europene, dar nu în fineză sau în vogulă, limbi de referință pentru maghiară.

Pentru a ne convinge că asemănarea *giobach* - *iobag* nu este o potrivire întâmplătoare, vom cerceta tot în domeniul social dac, utilizând ca referință aceeași geografic îndepărtată limbă irlandeză.

Nobili Dacilor, *pileati*, având dreptul de a-și purta capul acoperit cu *pileo* (căciulă), ar fi caracterizați în engleză prin *hoodeds* (căciulați), iar «căciulat» se traduce în irlandeză prin *cochallach* (a se citi cociolaci), cuvânt ce derivă din irl. *cochall* (citit *cocial*, «căciulă, glugă din blană sau din piele»).

Deși considerăm suficiente argumentele prezentate până acum în susținerea afirmațiilor noastre, mai prezentăm încă unul, oferit de lexicul latin. Sinonimul lui *comatus* este *jubatus*, un compus adjectival al substantivului *juba-jubae* (coamă). Asemănarea dintre rădăcina latină *juba*, cea dacă *joba* și cea română *ioba*- grăiește de la sine. Se naște însă întrebarea: pentru ce a fost atunci tradus termenul dac în *comatus* și nu în *jubatus*?

Aci se reliefează un nou argument în sprijinul celor afirmate de istoricii

români: coloniștii aduși în Dacia, în majoritatea lor nu erau latini italici, ci provenind din toate părțile imperiului. Vocabularul lor latin era restrâns, deci nu cunoșteau pe *juba*, nici pe *jubatus*, cuvinte latine cu caracter arhaic, mai rar folosite decât *coma* și *comatus*. Acești coloniști nu erau nici intelectuali cu preocupări de lingvistică, ci vorbeau în familie alte limbi, latina servindu-le drept «lingua franca». Cunoșteau deci numai lexicul de bază al latinei și nici pe acesta în întregime, trept care au tradus un probabil *jobag* prin mai uzitatul *comatus*. Sufixul adjectivant *-ag* s-a păstrat în română în adjective ca *ciutac* (*lemn retezat* dar și *bou fără coarne*), «g» devenind «c», fenomen european ilustrat prin evoluția Gaius - Caius. Daca, fiind o limbă nordică, adjectivarea s-a produs conform principiului nordic, ca în irlandeză, în care din substantivul *cochall* rezultă adjectivul *cochallach*. Latinul *juba* (provenit probabil dintr-un substrat tracic) avea un compus *jubar*, căruia în epoca clasică i s-a păstrat numai valoarea de «radios», pierzând sensul de «zbârlit». Sinonimul său irlandez mai dezvoltat este *ciofarlán* cu valoarea de «necioplit, neîngrijit». Dar *ciof* nu este decât un fost *giob* - *giop* - *gipt* - *giop*, având aceeași origine cu românescul *ciuf*, din care noi am făcut și *ciufulit*. Urmând un alt tratament fonetic (ci - țî, cf. socius, soț), dar și prin contaminarea cu greul *tsopan* (preluat de Greci din rom. *cioban*) au rezultat *țoapă* și *țopârlan*.

*Giob-*, devenit *ciop* și *ciop*, a fost preluat și de Germani în *Zopf* (coadă din păr) sau prin *zupfen* (a jumuli). Bănățeanul a conservat verbul *a ciupili* (a jumuli), prin care se explică și adjectivul *pileag* (chel, jumulit), rezultat dintr-un vechi *ciupileag*, astăzi dispărut, la care se remarcă adjectivarea prin *-ag*, ca și la *iobag*.

Din cele expuse rezultă nu numai autohtonismul cuvântului românesc *iobag*, dar și maniera nordică a formării sale, specific dacă, situându-i pe vorbitorii limbii dace dintotdeauna la nord de Dunăre, anume în inima Carpaților.

## Limba dacă în altă viziune

# LIMBA ROMÂNĂ - MAMĂ A LATINEI Ipoteză în subsidiar

de AUREL STOICANU

*Continuare din numărul precedent*

Că o înrâurire prin păstori nu e o simplă himeră, ci o realitate verosimilă, ne-o indică trecutul îndepărtat. Amintesc doar spusele arheologului H. Hencken: «În Italia, elemente neolitice de origine danubiană și aporuri ale culturilor securilor de luptă au pătruns destul de timpuriu». E un aspect demn de a fi aprofundat. *Grand Larousse Encyclopédique* a răspândit și el teza că Italicii sau Italoții, popoare ale Italiei vechi vorbind limbi indo-europene, subdivizate în două grupe, osco-umbriana și latina, sunt «originaires de l'Europe orientale et centrale, d'où ils vinrent par vagues successives en Italie, à partir de 1.200 av.n.ère». E neîndoielnic, socotesc eu, că nu puțini au fost păstorii traco-daci din toată Dacia sudică și din Balcani îndeosebi, care au trecut în Italia cu acele «valuri succesive» de Proto-Latini, coborâți în Peninsula prin nord, de Proto-Italici, trecuți peste Adriatică, ori de Osci din sud (de la râul O(e)scus, Uscudava, Adrianopol), trib trac descălecat cu limba lui ce dă naștere, împreună cu Umbrienii, splendidei civilizații apenine osco-umbriene. În formularea acestei ipoteze mă bazez și pe V. Pârvan, care afirmă: «Întreaga vale a Hebrului-Marița era getizată» și «De altă parte, Panonia și Moesia erau pline de Carpi, colonizați aici de pe vremea lui Dioclețian» (*Getica*, p. 286). Terenul acesta merită să fie defrișat și exploatat de savanții români, pentru că ne interesează în cel mai înalt grad. Să nu uităm importanța constatării lui Bosch-Gimpera că tipul de ceramică pictată Cucuteni etc. ajunsese în Dalmația, sudul Italiei, Malta.

Tot așa de necesar de verificat, și de valorificat, este amintita teză a arheologului american W. Schiller că «istoria a început acolo unde locuiește azi neamul românesc», și nu «la Sumer», cum spunea Kramer.

Să nu se uite, de asemenea, mărturia semnificativă a lui Tucidide și a lui Dionis din Halicarnas, după care o parte din Traci au poposit în Peninsula înainte de venirea Etruscilor și s-au amestecat cu aborigenii, fiind probabil primii locuitori ai Lațului, cu rol, poate, remarcabil - ca substrat - în formarea poporului roman de mai târziu.

Întrucât problema raporturilor străvechi dintre Traco-Daci și Italici prezintă un interes extrem, este necesar ca ea să fie tratată cu atenție, cu receptivitate la idei noi și cu smulgere din plasa prejudecăților care ne-au fost inoculate încă din copilărie și devenite «idoli ai minții», cum spune Francis Bacon.

Pentru ca lectorul de bună credință să poată aprecia just evenimentele și înălțuirea lor, dar mai ales să le interpreteze logic și să se familiarizeze cu noi sugestii și perspective, e folositor să reproducem mai pe larg vederile unor învățați obiectivi și cu autoritate în materie.

· Mai înainte însă aș dori să amintesc ritul incinerăției, străvechi rit în Dacia Mare, ce datează dinaintea epocii bronzului. După cum a arătat Pârvan și alții, el a înrâurit puternic alte populații din Moesia, Dalmația Orientală, Panonia, ca și pe Celți. Practicarea lui constantă și străveche în Dacia Mare nu trebuie pierdută din vedere când se pune problema originii ritului și a înrâurilor lui, caractere distinctive pentru obârșia unor populații și culturi preistorice. De asemenea, ar trebui subliniat că în poporul geto-dac acest rit se grea cu caracterul spiritualist al religiei și datinilor sale (ceea ce nu era cazul cu cei înrâuriți), identificându-se cu însăși ființa poporului. Aceste considerații ar trebui avute în vedere și când e vorba de civilizația terramarelor din Italia, creată de *incineranții* veniți din nord peste populația locală inhumantă (care nu incinera morții) pe la mijlocul mileniului I î.e.n., ca și de purtătorii culturii Villanova, tot incineranți, sosiți tot acolo pe la sfârșitul aceluiași mileniu, culturi de o atât de mare importanță - în special ultima, și cu așa profunde legături cu Dacia Mare.

De asemenea, aș vrea să amintesc cum caracteriza V. Pârvan Banatul, în legătură cu cultura Vučedol: «Banatul, în calitatea sa de regiune foarte legată de vestul iliric și alpin» și să-mi exprim regretul că n-a subliniat caracterul activ, nu doar de reciprocitate, al culturii Daciei Mari în aceste zone.

Tot Pârvan remarcă: Daco-Geții din Carpați, deplasați întâi de Cime-rieni de pe la anii 1.600 - 1.000 î.e.n., apoi de Sciți prin sec. VII î.e.n., trebuie să fi început migrațiile spre vest, sud-vest și sud-est prin 910, întrucât erau sfârșite prin anii 500 î.e.n.

Să vedem acum rezultatele lucrărilor arheologice făcute de Ugo Antonelli, M. Pallotino și P. Laviosa-Zambotti.

După Ugo Antonelli, Etruscii sunt «poporul creator al civilizației Romei și Italiei». Este un italian cel care o afirmă. Iar Etruscii sunt originari din Asia Mică și de neam trac sau înrudit cu el. Fapt demn de reținut pentru interpretarea desfășurărilor istorice. (Helanicos din Mitilene îi consideră Pelasgi, deci părinți ai Tracilor. Autoarea modernă Natalia Rosi - Caracas îi aduce, în mod surprinzător, din America, întrucât *omu* care înseamnă mag, ghicitor, prevestitor și *Unu* - apa, există și la populația quechua-ajamara).

Mai departe, arheologul scrie: «În Lațiu, latina trebuie pusă în raport cu dialectele primitive ale Italiei meridionale tirenienne, de la Campania la Calabria. Interiorul Italiei, de la Umbria la Lucania... era ocupat de popu-

lațiile italice, care vorbeau umbriana și dialectele sabelice, de unde derivă osca din Campania, după cucerirea sa de către Samniți.

Iapygia sau mesapica, limbă indoeuropeană cu afinități ilirice era utilizată în Picenum, la Adriatică, în Apulia; în Sicilia orientală, un dialect indoeuropean având puncte de contact cu umbriana sabelică și uneori cu latina. Veneția, Istria și Carniola vorbeau veneta, indoeuropeană și ea.

Sicilia occidentală, Sardinia și Corsica dispuneau de idiomuri neindoeuropene, în raporturi cu idiomurile africane, iberice și ligure.

Liguria, retico-tireniana cu etrusca și probabil limbile insulare libico-iberice rămân în afara domeniului indoeuropean și reprezintă substratul a trei elemente distincte, corespunzător unei stări anterioare cu mult introducerii limbilor indoeuropene. Acestea se grupează în latină, umbriană, în dialectele sabelice, osca și veneta rămânând la o parte de limbile adriatice în raport cu limbile ilirice.

În domeniul limbilor indoeuropene stratul cel mai vechi ar putea fi acela pe care Devoto îl numește *protolatina*, reprezentând o indoeuropeană foarte arhaică, umbriano-sabelică fiind un raport mai recent și în rândul ultim limbă vorbită pe litoralul adriatic. La drept vorbind, limbile istorice ar fi sfârșitul ultim al unui proces complex de concentrare și de specializare.

Pe culturile indigene de caracter mediteranean se grefează influențe și infiltrații reprezentând prima indoeuropenizare». (P. Bosch-Gimpera, Op. c., p. 44).

Să mai cităm și pe M. Pallotino: «Recunoaștem existența unui substrat preindoeuropean, asociat cu aporturi indoeuropene, unul foarte vechi care a contribuit la formarea Protoitalicilor în neolitic, altul venit prin Adriatică, în epoca bronzului, provoacă civilizația apenină care, cristalizându-se în umbro-sabelice, exercită prin expansiunile și contactele sale o acțiune decisivă asupra formării «ethos»-ului italic, rezultat al fuziunii civilizațiilor și popoarelor indigene cu populațiile venite din exterior, fuziune care s-a operat pe solul Italiei însăși» (Ibidem, p. 48).

P. Laviosa-Zambotti atribuie acțiunii exercitate de civilizația Vučedol -la care eu adaug «Banat» - introducerea în Italia a limbii indoeuropene și îndeosebi a dialectelor protolatine. Purtătorii acestei culturi, în cursul pelerinărilor prin Italia, au întâlnit, în largul axei Apeninilor, pe Ibero-Pireneeni din Remedello, fără îndoială Ligurii lingvisticii. Populațiile Vučedolului veniseră din Adriatică în Italia septentrională și se stabiliseră în Toscana și în Lațiu (cultura Rinaldone). Grupurile de vorbire ligură fură înecate, lingvistic vorbind, în purtătorii protolatinei dominante. Însă civilizația Remedello se impuse nou-veniților și se contopii cu cea adusă de ei.

Pornind din Lațiu, războinicii Vučedol au înaintat spre Campania - grupul cel mai sudic al purtătorilor protolatinei - și în largul Mării Tirenene, amestecându-se cu Siculii de tip sicilian oriental (Castelluccio), ce mai înainte lansaseră pătrunderi în direcția Calabriei, Apuliei și Campaniei, și sfârșiră prin a impune Siculilor o indoeuropenizare a limbii lor. O mărturie ne relevă contaminarea civilizației Vučedol prin aceea de la Remedello și prin civilizația

siculă - înmormântarea prin înhumare de la Paestum, pe care autoarea pune mare temeii.

Puțin după aceea, în epoca bronzului, sosesc alte elemente indoeuropene din Epir pe Adriatica de Jos, aducând o civilizație care a păstrat mai mult decât cea de la Vučedol caracterele mediteraneene, întrucât se formase la nordul Balcanilor sub influența heladicului mijlociu din Epir și Macedonia. Acest curent reprezintă venirea la Adriatica de Jos a *Protoitalicilor*, care au introdus dialecte osco-umbriene și, în plină epocă a bronzului, au dezvoltat civilizația numită apenină.

Acești Protoitalici primiseră cultura mediteraneană în Balcani, unde intraseră în contact cu Grecii, după cum precizează faptele lingvistice comune celor două popoare. După ce au primit influențe miceniene, și posterior eflorescenței apenine (Cetona), ei lansează ramificații în Italia Meridională și în insulele Lipari, unde Bernabo Bree izolează o fază terminală «apenină».

În civilizația Terramarilor se recunoaște astăzi un fenomen geografic limitat și tardiv al epocii bronzului, în legătură, pe de o parte, cu habitatul în palafitele lacustre (cultura Polada) și, pe de alta, cu civilizația apenină și ausonică.

Odată cu vârsta fierului se manifestă noi varietăți culturale: la nord, civilizația Golasecca (Liguria, Piemont, Lombardia); civilizația villanoviană a Etruriei și Emiliei, în legătură cu cultura Lațului; civilizația orientală, în relație cu cultura apenină anterioară din Umbria, Picenum și Samnium, în unire cu civilizația apuliană; civilizația meridională a Campaniei și Calabriei și cultura siculă, după cum în Veneția civilizația atestină. Dintre aceste culturi, acelea ale versantului tirenian și civilizația siculă s-ar datora Latino-Siculilor; civilizația orientală sau apenină, Umbro-Sabelicilor și ramificațiilor sale occidentale influențate de către același grup către Lațiu și Campania (Volsci, Equi și Samniții istorici). Cultura villanoviană ar fi etruscă și cu o evoluție orientalizantă; aceea din Golasecca, ligură; atestina venetă, după cum se regăsesc elemente indoeuropene adriatice: civilizația din Marcia (Picenum) și din Apulia (Iapigi, Daunieni și Mesapici).

Arheologa mai crede că în timpul vârstei bronzului și a perioadei de tranziție la vârsta fierului, ritul incinerăției a luat naștere pe Dunărea Mijlocie (Ungaria), aducând formarea civilizațiilor dezvoltate de către incineranți: Ungaria, Lusacia, apoi în Boemia și în Germania de sud-vest autentică civilizație a urnelor, pe care ea o atribuie Celților. Dispersarea lor prin Adriatica îi aduce pe năvălitori în Italia (Pianello, Allumiere), dar nu e vorba de o invazie în mase compacte, ci de infiltrări printre populațiile apenine, care ar putea fi, zic eu, ale Dacilor incineranți. La urmă se produce «renovația», reprezentată prin civilizația Villanova. O infiltrare asemănătoare acesteia pătrunzând în cultura apenină, aduce în Valpadana curentul protovenet, care se cristalizează în civilizația Este.

În legătură atât cu Protolatini, cât și cu Protoitalicii, despre care vorbește arheologa, aș remarca unele afirmații cu caracter de anticipație ale lui Pârvan.

Mă refer îndeosebi la două din ele. Una este constatarea că «expansiunea getică spre Dalmația, până la Adriatică, a fost foarte intensă, având punctul de plecare în Oltenia și *Banat*». Aici Pârvan merita să fie amintit de autoare. Probabil însă că nici nu l-a citit.

A doua constatare este că tot intensă a fost și migrația getică spre Egeea și Propotida: «migrații getice erau împinse spre sud deja de Trero-Cimerieni de prin 900 î.e.n.». Acești Traci-Treri vor ajunge, se știe, până la Trier, în Germania.

A treia afirmație este semnalarea înrudirii dintre limba tracă și cea italică, postulând o «apropiere strânsă între limba tracă și cea a Italicilor».

Aceste lucruri ar fi trebuit să le aibă în vedere și autoarea, când vorbește numai de Greci și uită cu totul pe Tracii din Balcani, spre deosebire de Bosch-Gimpera.

Observ, în sfârșit, că «apropierea strânsă dintre limba tracă și cea a Italicilor» poate fi interpretată ca un element de sprijin pentru teza privind înruidirea limbii trace (geto-dace) cu latina, ca *surori* din aceeași familie indoeuropeană, ceea ce face din limbile neoromanice nepoatele românei.

*Tracii și Frigienii* sunt identificați în Italia (Veneția) încă de prin anii 2.000 î.e.n., de Vittore Pisani, în *Studi sulla preistoria delle lingue indoeuropee, Roma, 1933*. El spune că la 2.100 Traco-Frigo-Ilirii se mișcă din locurile lor: spre est, împingând pe Hitiți în Asia Mică și spre vest, bifurcându-se; unii invadează Veneția, alții resping spre sud pe Greco-Macedoneni și ocupă Iliria (O parte din Iliri trec Adriatică - Mesapii). Cei trecuți în Italia pe la nord trebuie să fi întâlnit acolo, în Padua (Padova), pe Osci și pe Umbrienii veniți cam pe la 2.300 î.e.n.

Potrivit tezei lui V. Pisani, în Italia exista o unitate lingvistică după anul 2.000, formată din latini și osco-Umbrienii îndeosebi, dar și de Veneți, Mesapi, Liguri. Acești latini trebuie să fi fost desigur Protolatiniii culturii Vučedol-Banat (cf. Laviosa-Zambotti), care au introdus în Italia limba indoeuropeană «și îndeosebi dialectele protolatine». Vor urma și înrăuriri etrusce.

Unitatea lingvistică era deci formată pe substrat local de două ramuri principale: latina și osco-umbriana. Ambele derivau din limba Tracilor veniți în Italia, atât ca Protolatini cât și ca Osco-Umbrienii. Apare evident că limba viitorilor stăpâni ai Romei și ai lumii se trage în principal din limba Tracilor (și Geto-Dacilor) a «celui mai mare popor din lume, după Inzi».

Menționez că aportul primordial trac rămâne tot major, chiar în cazul în care nu s-ar verifica ipoteza mea (că Osco-Umbrienii sunt Traci de la râul O(e)scus, Uscudava, Adrianopol). Ca Protolatini au marcat indestructibil nașterea limbii latine, care, inversând o vorbă «de la noi se trage». Și cred că e perfect verosimilă afirmația lui Dionis din Halicarnas că «o parte din Traci au poposit în peninsula înainte de venirea Etruscilor și s-au amestecat cu aborigenii, fiind probabil primii locuitori ai Lațiului. (În acest caz, formând și substratul, rolul lor ar fi și mai complet și primordial în formarea limbii latine).

Prezența Tracilor atât în răsăritul peninsulei, cât și în vestul ei, a fost semnalată de:

- Mommsen (*Röm. Geschichte*, Berlin, 1834) atrage atenția asupra primului document, intervenția Senatului roman din 242 î.e.n. pentru «Ilienii înrudiți», adică pentru Troieni, deci Traci;

- Hecateu spune că orașul Capua a fost întemeiat de Troieni;

- Stesicoros, urmat de Tucidide (*Răsboiul peloponesiac*, trad., București, 1966), Pseudochylos ș.a. aduce pe Enea în Italia și îi identifică pe locuitorii Siciliei și Italiei cu Troienii; Tucidide spune (VI, 3): «După cucerirea Ilionului, câțiva Troieni, fugind de Ahei, au venit cu corăbiile în Sicilia și, așezându-se cu locuințele în vecinătatea Sicanilor, au fost numiți împreună cu ei Elymi; cetățile lor erau Eryx și Egesta. Împreună cu ei au mai venit și câțiva Foceni, împinși de furtună de la Troia»;

- Aristotel afirmă că Latinii sunt fiii Aheilor și sclavelor troiene, rătăciți cu corăbiile în Italia;

- Herodot semnalase prezența Traco-Ilirilor, a Veneților și Apulilor în răsăritul Ausoniei;

- Oscii au venit, după Tucidide, în sec. XI. Îi găsim stabiliți în Campania la 850 î.e.n.;

- Tradiția poporului roman - după Enniu, Cato cel Bătrân, Naevius - îi consideră pe Traci strămoși prin troianul Enea. În paranteză spus, Virgiliu a făcut oarecum un deserviciu tezei originii troiene, răpindu-i involuntar credibilitatea științifică, prin caracterul legendar imprimat cu marele lui talent literar;

- De consultat și părerile emise de Fr. Boehmer, *Rom und Troja. Untersuchungen zur Frühgeschichte Roms*, Baden-Baden, 1951. De altfel lista nu-i limitativă.

Mai subliniez constatarea lui V. Pisani că atunci când au venit Indoeuropenii în sălașurile lor istorice, ei vorbeau limbi doar puțin diferențiate, cam ca dialectele germane de azi. În situația amintită de marele lingvist italian, aici au fost așadar și Tracii cu Latinii, Grecii, Armenii etc., fapt care spune multe și despre înrudirea dintre tracă (deci geto-dacă) și latină în timpurile cele mai îndepărtate, ca limbi cel puțin egale în rang, de la origine. Nu era, deci, nevoie ca geto-daca - aflată la ea acasă - să fie plimbată prin toată Italia, amestecată în fel și chip și adusă înapoi în anul 106 și prezentată sub o nouă etichetă, latină.

În legătură cu contribuția tracă la formarea Romanilor, nu sunt de uitat nici influențele religioase exercitate de Traci, afirmate prin Venera elymică de pe Eryx din Sicilia apuseană (troiană), adorată pe capitoliu, cultul lui Dionis mai cu seamă în Sicilia, al zețelor Demetra și Core, al marei Zeițe de pe muntele Ida-Mater, Idea etc., toate zeități trace. Oracolul cel mai prestigios era, de asemenea, cel trac de la Delphi. Când Romanii ziceau că trebuie neapărat consultat «Zeul», se subânțelegea că e tracul Apollo de la Delphi. Oracolul dirija însă, se știe, și politic soarta cetăților și a poporului roman.

În final, cred că nu e nevoie să insist asupra raportului de *paternitate*,

asupra faptului că această paternitate a limbii trace - în calitate proto-latină -asupra limbii latine își va găsi o și mai solidă bază de susținere, în cazul când aderăm la teza lui A. Vraciu că traco-geta e un dialect al pelasgei, coroborând-o cu teza lui Niehbur și a altor mari lingviști, că «*pelasga e mama latinei și a greacăii*».

Când reacționăm negativ la ideea de pelasgă - mamă a latinei, să ne gândim că aceasta se datorește poate unei vechi prejudecăți, după care traco-daca și apoi româna e fiica latinei.

Să ne gândim, deci, că maternitatea traco-daco-getei - în calitate de pelasgă -poate fi fundamentată cu mari șanse de verosimilitate, în următoarea înlănțuire de argumente și fapte:

Patria originară a Indoeuropenilor sunt teritoriile carpto-danubio-pontice (orientativ numite Dacia Mare), după afirmațiile lui E. De Michelis, O. Schrader, W. Schiller, H. Schmidt, H. Hencken, G. Devoto, G. Wilkie, ș.a.;

În această patrie indoeuropeană Pelasgii (Traco-Dacii) erau autohtoni încă din Mezolitic;

Limba pelasgă era indoeuropeana în prima ei fază, protoariana (Ursprache, Urlatein), cea mai arhaică, cele ulterioare fiind numite indoeuropeană;

Înrudirea dintre greacă, latină, armeană, celtă etc. și pelasgă (traco-getă) e recunoscută de aproape toți lingviștii, deși nu neapărat ca «mamă».

Limba tracă e cea mai apropiată de «presupusul arhetip» indoeuropean (Russu) - limba mamă. Deci nu-i exclus ca traco-daca, în calitatea de pelasgă, să fie chiar indoeuropeana-mamă, protoariana;

Limba tracă (pelasgă) putea servi ca mamă, era deci capabilă să constituie un arbore genealogic din care să derive greaca, latina, celta etc., întrucât Tracii erau cel mai mare popor din lume...;

«Limba populației autohtone de la nordul Dunării făcea legătura între limbile indoeuropene septentrionale și cele meridionale, între idiomurile aparținând ariei orientale și cele care se întindeau, din vechime, în vest» (A. Vraciu, *Limba Daco-Geților*, Timișoara, 1980, p. 57). Rolul de legătură între ei îl putea îndeplini cel mai bine în calitate de mamă. Rol similar atribuie V. Pisani, pentru Asia Mică, Frigo-Armenilor: «grație poziției lor, ei formează, din 1.200 î.e.n., cheia de boltă pentru comunicații lingvistice între est și vest», deci tot unor Traci plecați de pe la noi.

Unitatea incomparabilă a limbii române și longevitatea de-a lungul intemperiiilor veacurilor nu pot fi explicate decât ca însușiri fundamentale moștenite de la o limbă primordială, mamă a altor limbi, pelasgo-traco-daca.

Să ne aducem aminte și de ideea înaltă pe care și-a făcuseră înșiși Grecii despre Traco-Geți și valoarea lor, despre marea lor înțelepciune populară, despre setea lor de frumos, despre arta vindecării sufletelor și trupurilor, despre incomparabila lor spiritualitate, aprecieri ce culminează cu a-i socoti

«ființe supraomenești».

Dacă vom fi de acord cu aceste păreri, nu ne va mai inhiba teama de a fi considerați prezumțioși. Vom putea fi astfel mai receptivi la noua idee.

Revin la rolul considerabil jucat de Traci în crearea prestigioasei culturi miceniene, împreună cu Aheii, comparabil cu acela jucat de Pelasgi (de fapt tot același neam) anterior la crearea primei civilizații egeene majore, aceea mionică din Creta (cca 3.500 - 1.450 î.e.n.).

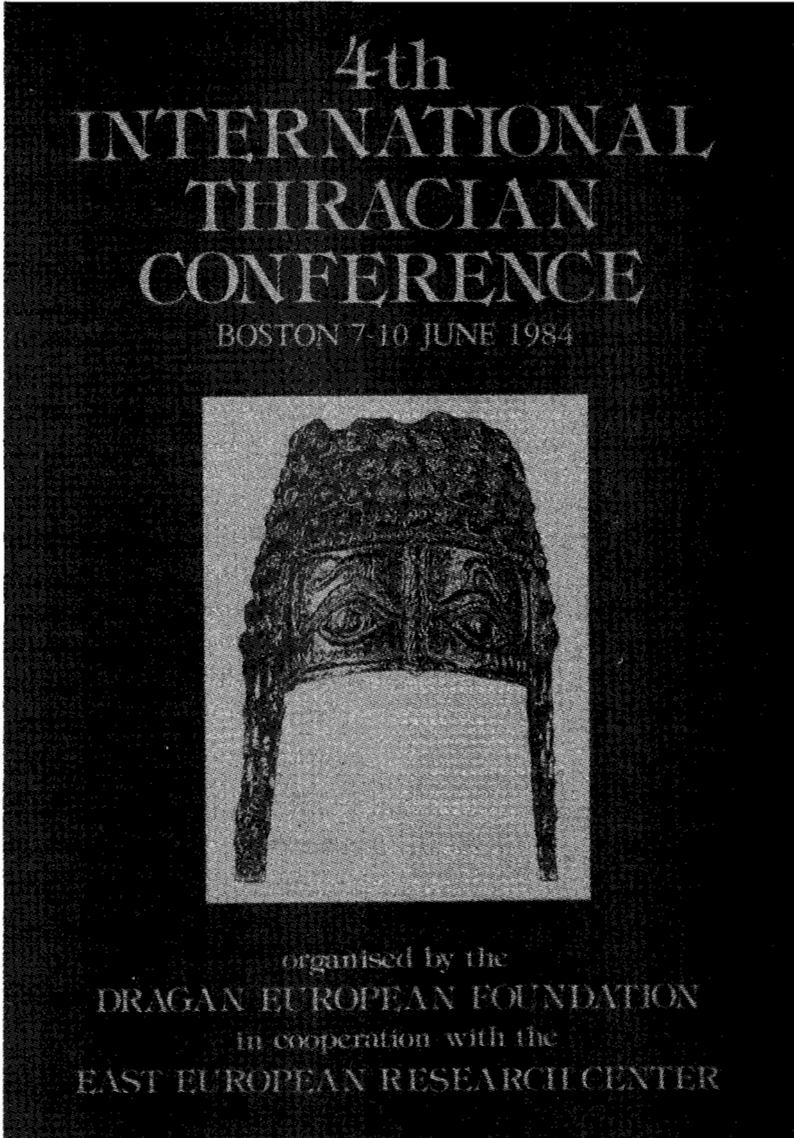
Pârvan releva că «Tracii alcătuiseră în epoca miceniană *una și aceeași strălucită civilizație*, cu Grecii de o parte, cu Frigienii de alta» (*Getica*, p. 130).

Radu Florescu dă amănunte despre factorii de asemănare care «se înscriu în viziunea lui Pârvan a fondului spiritual comun tracic și elenic»: «este incontestabil că pe de o parte, între epoca bronzului și prima epocă a fierului (după el, 2.000 - 1.000 î.e.n.) poate fi surprinsă o formă de continuitate culturală complexă, comportând un fond stabil dar și transformări substanțiale pe mai multe planuri și chiar ale formelor culturale în ansamblul lor, pe de altă parte, se surprind aspecte de moștenire miceniană sau «peri-miceniană» întârziată cum ar fi: în zona geto-dacică mormintele tumulare cu infrastructuri de lemn și inventare bogate de arme, vase și podoabe personale și de harnașament; în zona sud tracică mormintele cu tholos (sau pseudo-tholos) și inventare bogate cu aspect puternic elenizat; în zona traco-iliră (Trebeniște), mormintele cu tumul și inventare somptuoase cuprinzând măști mortuare de aur. Toți acești factori de asemănare, chiar dacă nu reprezintă elemente de moștenire miceniană directă, reprezintă dezvoltarea, formal - nu temporal - paralelă și tardivă a unui fond comun, se înscriu în viziunea lui V. Pârvan a fondului spiritual comun tracic și elenic.

La aceasta trebuie adăugată pătrunderea unor elemente tracice în spiritualitatea elenă, la nivelul arhaic timpuriu, dar și mai târziu. Acest proces de pătrundere, îndelungat, complex, adesea subtil, folosind mai multe căi, corelate de altfel cu ansamblul circuitelor economice și politice, a întărit și amplificat tradiția străveche a acestui fond cultural comun» (după care arată și unele discriminări privitoare la geneza «elenismului»).

Crearea de către Traci, împreună cu Grecii, a strălucitei civilizații miceniene, atât de importantă în istoria culturii europene și mondiale, îi plasează pe strămoșii noștri într-o poziție extrem de favorabilă care până acum n-a fost suficient remarcată și «omologată» pe plan mondial, ca să zic așa. Lipsa ar trebui îndreptată. Cu cât mai curând, cu atât mai bine. Ar da credibilitate, în general, rolului însemnat jucat de Traci, deci și de Geto-Daci.

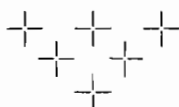
# noutate editorială



## CONTENTS

<i>J.C. Dragan:</i> The Bronze Age in the Thracian lands and beyond	15
<i>M. Gheorghiu:</i> Romania in the year 2000 B.C.	25
<i>E. Condurachi:</i> Le Danube, berceau de la civilisation de l'Europe Centrale et du Sud-Est	35
<i>M. Petrescu-Dîmbovița:</i> Some problems of the bronze metallurgy concerning the Thracians of the Carpatho-Danubian-Pontic area	59
<i>M. Fotiades:</i> Settlement and production in the Bronze Age of North Eastern Greece	79
<i>J. Rutter:</i> The sharpness of the Early Helladic II/III cultural break	95
<i>M. Wiencke:</i> Current state of research of the prehistoric Lerna	105
<i>I. Marazov:</i> Thracian mythology in Indo-European context	111
<i>A.A. Tavares:</i> The rupestral art of the Bronze Age at the North-West of Portugal	131
<i>J. Doan:</i> The animal style in Celtic and Thracian art	157
<i>N. Totten:</i> The life force in ancient symbols	177
<i>T.F. Taylor:</i> Thracian Bronze Age and international relations	187
<i>J.M. Blázquez:</i> The feminine idol of Novo Selo in the late Bronze Age and the goddesses of Spain, Greece and Anatolia	203
<i>E. Anati:</i> The alpine menhir-statues and the Indo-European problem	215
<i>M. Gimbutas:</i> The religion of Old Europe and its legacy in the Bronze Age	249

<i>L. Rosu:</i> Archaeological evidence regarding the beginnings of iron metallurgy in the world of the Geto-Dacians	287
<i>A. Vulpe:</i> The North Thracian Goldsmiths' at the end of the Bronze Age in the light of some recent discoveries	299
<i>L. Ellis:</i> Culture contact and culture change during the copper age north of the Danube	309
<i>V. Cândea:</i> Nicolae Densușianu, the thracologist: re-evaluation	361
<i>A. Vraciu:</i> Interrelations between Thraco-Dacian and other related languages in the South-East of Europe	367
<i>G. Mihailov:</i> On the character of the Thracian language. Onomastic problems	379
<i>I. Duridanov:</i> Onomastic relations between Thrace and Bithynia (Asia Minor)	389
G. Mihailov's speech - Concluding session	401




---

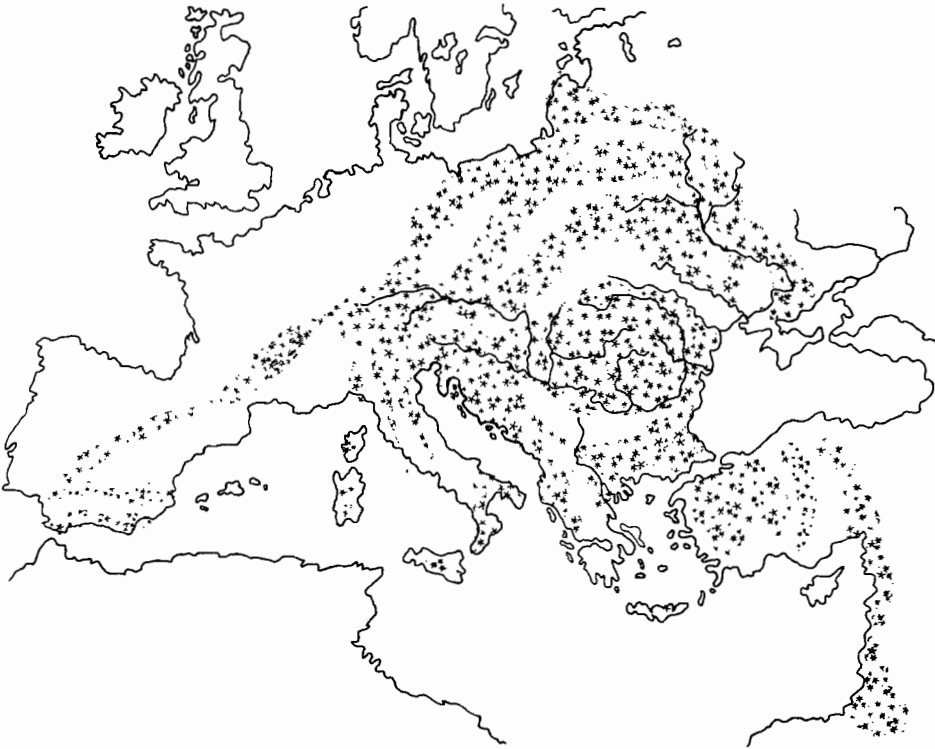
*Redacția mulțumește colaboratorilor pentru materialele trimise și recomandă ca articolele să fie clare, concise, cu material ilustrativ. Fiecare autor își asumă responsabilitatea ipotezelor enunțate și a exactității datelor.*

*Întrucât revista Noi Tracii a devenit organ al Centrului European de Studii Trace, articolele pot fi trimise și în limbi de largă circulație - engleză, franceză, germană, spaniolă, italiană.*

*Colaboratorii din România pot trimite manuscrisele dactilografiate și atent corectate și la adresa: Ion Coja, Căsuța poștală 73-17, București.*

---

## SPAȚIUL TRACIC



«Tracii sunt neamul cel mai numeros și mai răspândit din lume, după cel al Indienilor» (*Herodot*)

## CUPRINSUL

E. Condurachi, <i>Le Danube, berceau de la civilisation de l'Europe Centrale et du Sud-Est</i>	1
George Vaida, <i>Adevărata origine a cuvântului românesc «Iobag»</i>	10
Aurel Stoicanu, <i>Limba română - mamă a latinei. Ipoteză în subsidiar (II)</i>	13
Noutate editorială: <i>4th International Thracian Conference, Milano 1986</i>	21

NOI TRACII  
Redacția: Via Larga, 11 - Milano

Direttore responsabile: Sabino d'Acunto  
Direz. Foro Traiano 1/A Roma - Reg. Trib. Roma n. 17282 del 31.5.78  
Rivista mensile - Spedizione in abbonamento postale gruppo terzo (70%)